La place du français au Sénégal : portraits sociolinguistiques de la ville de Dakar

Sinae Hwang

Sorbonne Université – EA 4059 (STIH)

hsa9707@gmail.com

Résumé. Bien que la pratique et le paysage linguistiques varient d'un pays à l'autre, l'usage du français en Afrique francophone peut être classé en deux types de situations fonctionnelles : soit il est restreint par celui d'une ou de plusieurs langues véhiculaires, soit il domine sur celui des langues non dominantes (Juillard 2023). Le cas du Sénégal correspond à la première situation, où la fonction véhiculaire est assurée par une langue nationale dominante, le wolof. Alors que seulement 43,7 % de la population est Wolof, cette langue est parlée par plus de 70 % des Sénégalais (Daff 1996). Calvet souligne que le wolof sert de langue de communication interethnique entre les locuteurs de langues différentes et il ajoute que le wolof est « la langue d'intégration à la ville » tandis que le français est « la langue d'intégration aux structures de l'État » (Calvet 1994a, p. 101). En ce qui concerne le français, 26 % cde la population est francophone (Observatoire de la langue française de l'OIF 2018) et ce pourcentage s'élève à 68 % dans la ville de Dakar (OIF 2014, p. 71). Le français et le wolof se présentent ainsi comme les deux langues les plus prédominantes au Sénégal et le contact intensif entre ces deux langues a engendré une façon unique de parler : les expressions françaises et wolofs sont souvent traduites de manière littérale en wolof et en français, ce qui peut sembler étrange pour un locuteur monolingue français ou wolof (Swigart 1994, p. 176). Cela a également façonné le « francolof » que Masuy qualifie d'« hybridation linguistique » (Masuy 1998, p. 293). Il est utilisé par un très grand nombre de personnes dans le milieu urbain, ce qui est en effet un phénomène naturel là où cohabitent des personnes originaires de différentes parties du pays (Calvet 1994b). Comment le français et le wolof sont-ils utilisés au Sénégal et quelles sont les attitudes des Sénégalais à l'égard de ces langues ? À partir de ces questions de départ, nous avons mené une enquête par questionnaire en ligne, suivie d'une observation sur le terrain. Cette étude a pour objectif de définir les usages et les variations situationnelles des langues, de comprendre la représentation du français et enfin, d'examiner les attitudes des Sénégalais à l'égard des langues en question.

Introduction

Bien que la pratique et le paysage linguistiques varient d'un pays à l'autre, l'usage du français en Afrique francophone peut être classé en deux types de situations fonctionnelles : soit il est restreint par celui d'une ou de plusieurs langues véhiculaires, soit il domine sur celui des langues non dominantes (Juillard 2023). Le cas du Sénégal correspond à la première situation, où la fonction véhiculaire est assurée par une langue nationale dominante, le wolof. Alors que seulement 43,7 % de la population est Wolof, cette langue est parlée par plus de 70 % des Sénégalais (Daff 1996)[1]. Calvet souligne que le wolof sert de langue de communication interethnique entre les locuteurs de langues différentes et il ajoute que le wolof est « la langue d'intégration à la ville » tandis que le français est « la langue d'intégration aux structures de l'État » (Calvet 1994a, p. 101). En ce qui concerne le français, 26 % de la population est francophone (Observatoire de la langue française de l'OIF 2018) et ce pourcentage s'élève à 68 % dans la ville de Dakar (OIF 2014, p. 71). Le français et le wolof se présentent ainsi comme les deux langues les plus prédominantes au Sénégal et le contact intensif entre ces deux langues a engendré une façon unique de parler : les expressions françaises et wolofs sont souvent traduites de manière littérale en wolof et en français, ce qui peut sembler étrange pour un locuteur monolingue français ou wolof (Swigart 1994, p. 176). Cela a également façonné le « francolof » que Masuy qualifie d'« hybridation linguistique » (Masuy 1998, p. 293). Il est utilisé par un très grand nombre de personnes dans le milieu urbain, ce qui est en effet un phénomène naturel là où cohabitent des personnes originaires de différentes parties du pays (Calvet 1994b). Comment le français et le wolof sont-ils utilisés au Sénégal et quelles sont les attitudes des Sénégalais à l'égard de ces langues ? À partir de ces questions de départ, nous avons mené une enquête par questionnaire en ligne, suivie d'une

© The Authors, published by EDP Sciences. This is an open access article distributed under the terms of the Creative Commons Attribution License 4.0 (https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/).

observation sur le terrain. Cette étude a pour objectif de définir les usages et les variations situationnelles des langues, de comprendre la représentation du français et enfin, d'examiner les attitudes des Sénégalais à l'égard des langues en question.

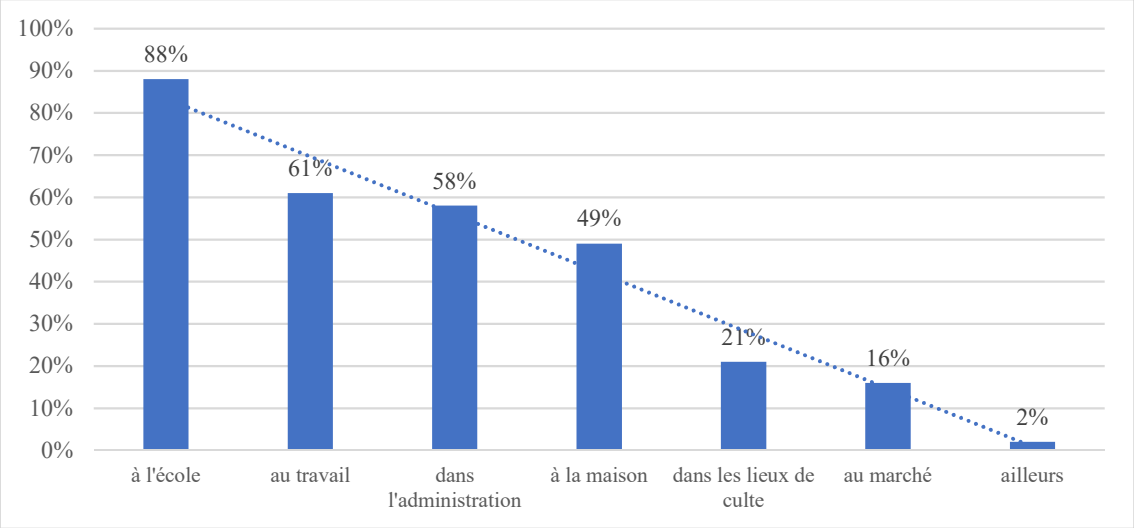
1 Collecte des données

Les données utilisées dans cette étude ont été principalement collectées par une enquête par questionnaire. Cette méthode quantitative se définit comme « une interrogation particulière portée sur une situation comprenant des individus, et ce, dans un but de généralisation » (Ghiglione 2004, p. 11). Plutôt qu'une simple « juxtaposition de réponses individuelles », elle représente une opinion publique permettant d'identifier un « phénomène dynamique complexe » (Ibid., p. 9) et met en évidence « l'ensemble du tableau social » (Alami et al. 2019, p. 14). L'enquête a été réalisée en ligne, sous forme d'auto-évaluation, entre septembre 2018 et janvier 2019. Le questionnaire comprenait 46 questions abordant les dimensions sociale, langagière, interactive, contextuelle et évaluative. Toutes les questions étaient de type fermé pour faciliter la participation à l'enquête et l'analyse des données. Le questionnaire a été diffusé auprès des communautés présentes sur les réseaux sociaux, en ciblant spécifiquement les jeunes. Étant donné que la population sénégalaise est majoritairement jeune[2] et que les jeunes d'aujourd'hui ont un accès plus important à l'éducation et à l'apprentissage du français que les générations plus âgées[3], nous avons considéré que les jeunes Sénégalais sont les utilisateurs significatifs du français en nombre et en potentiel. 100 réponses ont été collectées au total : 56 hommes et 44 femmes, principalement âgés entre 16 et 25 ans et ayant suivi des études secondaires et/ou universitaires, y ont participé.

Cependant, il est possible que la perception des individus sur leurs actions soit différente de la réalité, ou que les individus préfèrent donner des réponses conformes aux attentes de l'enquêteur ou de la société plutôt que de refléter leurs véritables pensées et actions. Ghiglione explique que « les phénomènes sociaux ne peuvent pas être réduits à ce qu'on peut tirer de ce qu'en disent des individus : d'autres informations sont nécessaires et peuvent être recueillies par les différentes méthodes que sont l'observation, l'expérimentation, l'analyse de traces ou de documents divers » (2004, p. 10). C'est pourquoi, l'observation de terrain, en plus de la documentation, a été cruciale pour nous afin de mieux saisir le paysage linguistique ainsi que les significations de ces pratiques et attitudes linguistiques. L'observation a eu lieu du 19 au 25 novembre 2023, au cours de laquelle nous avons visité divers lieux, tant formels qu'informels. Nous avons observé le paysage linguistique et les interactions entre les individus et avons également interrogé les personnes sur place.

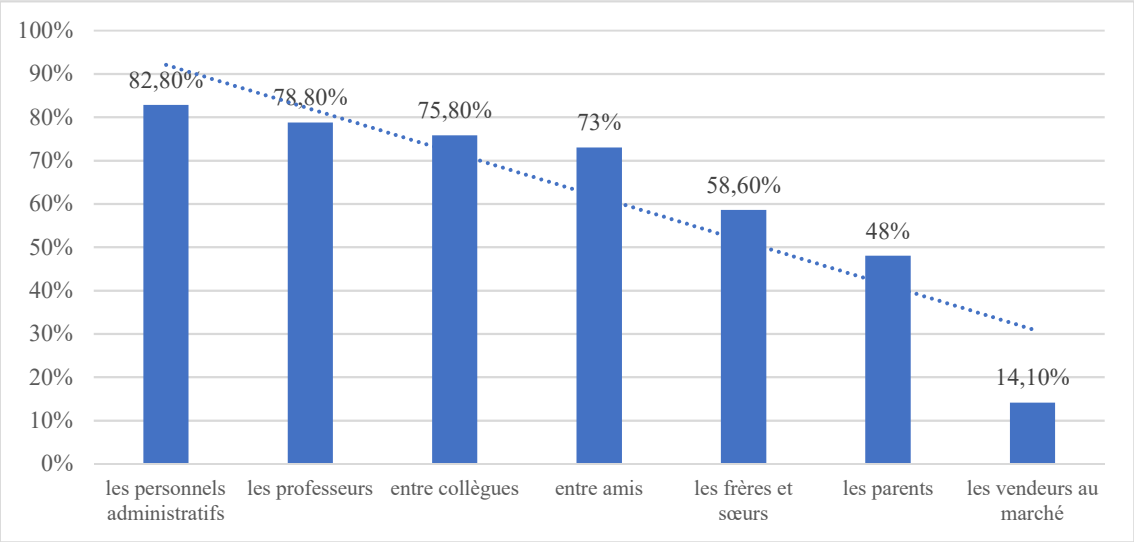
2 Variations situationnelles des langues

Parler français dans un pays officiellement francophone semble indiscutable. Toutefois, lorsque nous observons la pratique des langues sur le terrain, nous nous demandons comment l'emploi du français et le choix des langues varient selon les circonstances. Dans le cas du Sénégal, la pratique du français doit être étudiée en même temps que celle du wolof pour une compréhension approfondie de la situation linguistique réelle. La société sénégalaise se caractérise par le phénomène de la polyglossie où le français coexiste avec une trentaine de langues nationales : « 1- une langue du milieu, véhiculant la culture et assurant le développement cognitif de l'enfant ; 2- une langue d'unification nationale pour la promotion de la conscience nationale ; 3- une langue étrangère pour les besoins de la communication interafricaine et internationale » (Cissé 2010, p. 118). Ainsi, les utilisateurs, étant majoritairement bilingues ou plurilingues, ont le choix linguistique dans leur communication et Calvet indique que les individus choisissent la langue qui leur est la plus utile ou la plus profitable selon les circonstances (Calvet 2017).



Graphique 1. Où parlez-vous français ?

Le statut officiel du français requiert et impose souvent son usage. L'emploi du français est particulièrement élevé dans les circonstances formelles et diminue progressivement dans les circonstances informelles. Selon les réponses à la question « Où parlez-vous français ? », les personnes interrogées utilisent principalement le français, par ordre décroissant, à l'école (88 %), au travail (61 %), dans l'administration (58 %), à la maison (49 %), dans les lieux de culte (21 %), au marché (16 %) et ailleurs (2 %). Le taux d'utilisation du français dans les lieux formels tels que l'école, le travail et l'administration est supérieur à 50 %. Le fait que 49 % de nos répondants utilisent le français à la maison démontre qu'il n'est pas seulement présent dans des circonstances formelles, mais aussi dans des domaines qui semblaient autrefois traditionnellement réservés aux langues nationales.



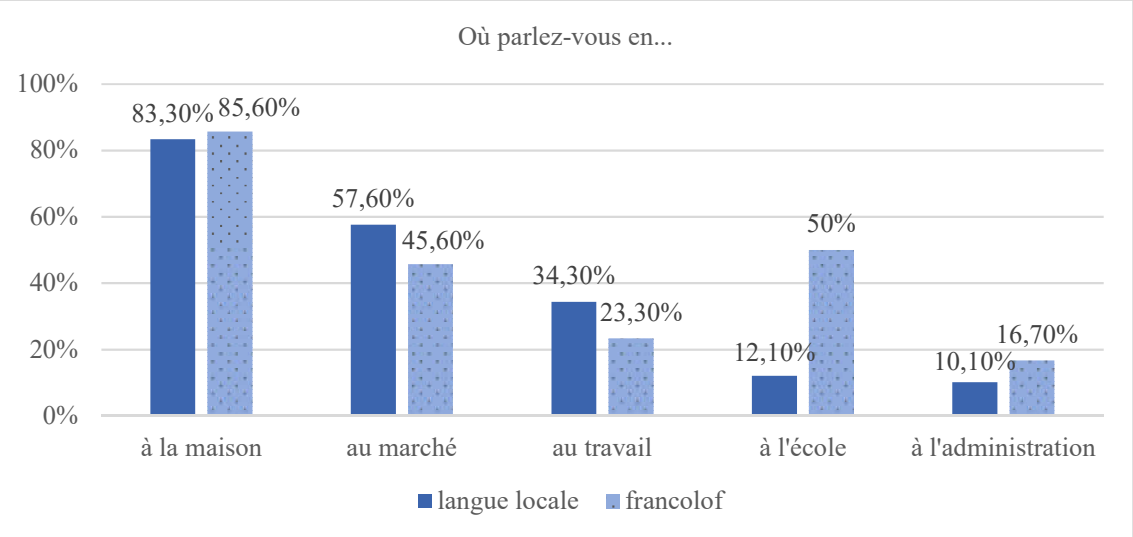
Graphique 2. Avec qui parlez-vous en français ?

Le taux d'utilisation du français varie lorsque la question est posée sur les personnes : « Avec qui parlez-vous français ? » Par ordre décroissant, c'est avec les personnels administratifs que les locuteurs parlent le plus français (82,80 %), suivis des professeurs (78,80 %), des collègues (75,80 %), des amis (73 %), des

frères et sœurs (58,60 %), des parents (48 %) et des vendeurs au marché (14,10 %). Ce résultat montre que les Sénégalais parlent sept fois plus le français avec les personnels administratifs qu'avec les vendeurs du marché, confirmant ainsi que le français demeure la langue du travail plutôt que celle du quotidien. De plus, nous observons que ce choix linguistique dépend principalement de la proximité que l'on ressent envers les personnes. Plus on se sent proche, moins on parle français. Autrement dit, à mesure que le niveau de proximité augmente, l'utilisation du wolof augmente également, ce dernier étant « une langue de la sociabilité horizontale, de la communication spontanée, [et] de l'informalité […] » (Smith 2010, p. 67). Toutefois, malgré un faible niveau de proximité avec les vendeurs, le wolof est plus fréquemment utilisé avec eux, car cette langue permet de montrer l'appartenance à la communauté et d'acheter des produits à des prix raisonnables.

En effet, le marché reste un lieu où l'on parle très peu le français (16 %). Selon une vendeuse de fruits du marché Sandaga, les Sénégalais parlent le wolof entre eux et n'utilisent le français qu'avec les étrangers. Plusieurs clients originaires d'autres pays africains nous ont confié que les Sénégalais les méprisaient s'ils leur parlaient en français. Ainsi, ils essaient d'apprendre le wolof pour remédier à cette situation et cela renforce sans cesse la place du wolof au marché : « [l'apprentissage du wolof] permettrait de lever certaines barrières sociales, notamment avec des commerçants ou des collègues qui en usent pour contrebalancer les relations hiérarchiques ou rapports de classe en leur défaveur » (Quashie 2019, p. 779). Le français employé au marché se limite donc à la communication avec les clients non wolophones et à la désignation des produits dont les noms n'existent pas en wolof. La plupart des noms de fruits et quelques légumes comme les carottes, les pommes de terre et les patates sont donnés en français[4]. Les vendeurs nous ont expliqué qu'il s'agissait de produits importés qui n'existaient pas au temps de leurs ancêtres, raison pour laquelle les mots wolofs n'existent pas. Par ailleurs, des chiffres tels que le prix et le poids sont également donnés en français, même dans les discussions entièrement en wolof, et plusieurs Sénégalais nous ont dit qu'ils ne savaient compter ni dans leur L1 ni en wolof.

Dans des situations autres que le marché, le français est également toujours présent sous forme d'emprunts lexicaux ou d'interférences grammaticales dans les dialogues en langue locale. N'Diaye-Corréard précise que « la communication entre Sénégalais prend l'aspect du discours mixte, qui enchaîne des fragments de phrases dans une langue locale et des fragments en français » (N'Diaye-Corréard 2006, p. 10). Il s'agit en fait du francolof dont la fonction principale est communicative. La position du francolof à cheval entre le français et le wolof accentue son utilisation et Ndao (1998) écrit que le francolof est « le moyen d'expression le plus répandu en milieu urbain, et le seul registre dont [les Sénégalais] disposeraient pour les besoins de la communication informelle et formelle ».



Graphique 3. Où parlez-vous en langue locale / francolof ?

Nos répondants ont indiqué qu'ils parlent majoritairement le francolof à la maison (85,60 %) et à l'école (50 %). Son emploi à l'école surpasse largement celui des langues locales et cela montre qu'il est bel et bien un moyen de communication qui transcende les circonstances formelles et informelles. Ensuite, il est utilisé au marché (45,60 %), au travail (23,30 %), dans les lieux de culte (17,80 %) et à l'administration (16,70 %). Les réponses à la question « Où parlez-vous en langue locale ? » montrent, logiquement, des tendances inverses à celles de la question sur l'utilisation du français. Nos répondants s'expriment davantage en langue locale, par ordre décroissant, à la maison (83,30 %), au marché (57,60 %), au travail (34,30 %), à l'école (12,10 %) et à l'administration (10,10 %). Les langues nationales sont privilégiées dans les circonstances informelles, mais ne disparaissent pas pour autant dans les milieux réservés au français comme l'école. Cissé écrit qu'il y a « une intrusion […] de ces langues dans des domaines qui étaient jusqu'ici réservés au français » (Cissé 2010, p. 100). Cette interpénétration des langues et les domaines d'emploi des langues n'est pas strictement distinctive et cela nous ramène à la situation du code-switching situationnel que Gumperz a défini comme suit : « [il] renvoie aux contextes de bilinguisme où les normes de sélection du code tendent à être relativement stables » (Ndao 1998, p. 82). Nous assistons également à une relation de complémentarité plutôt que de rivalité, mais d'après notre observation, nous pouvons dire que c'est parce que le français n'est pas assez fort pour concurrencer le wolof. Il convient de préciser que d'autres langues comme le diola, le mandigue et le pular sont également utilisées à Dakar, mais à des fréquences moindres que le wolof.

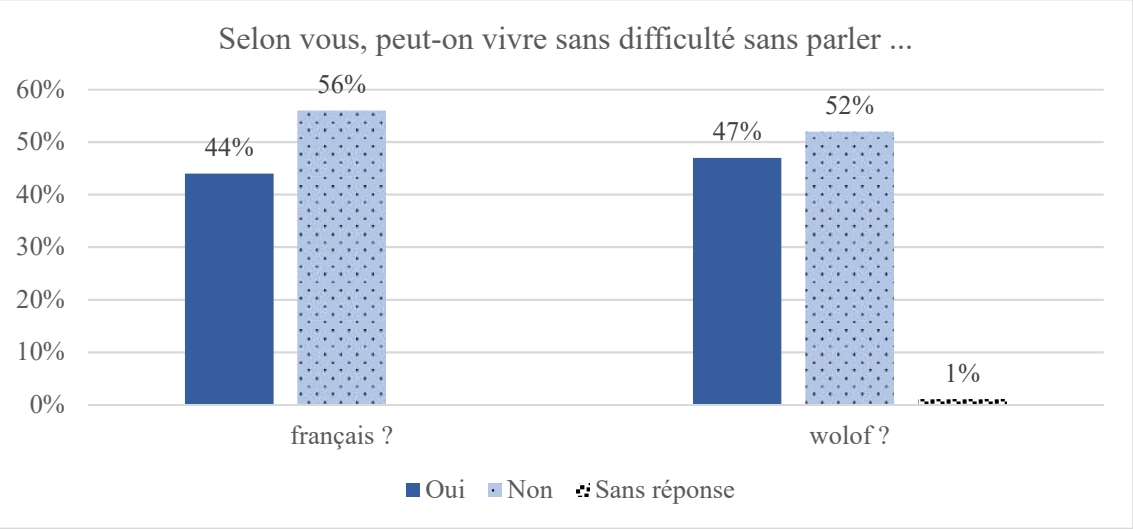
En ce qui concerne les lieux du culte, 21 % des personnes interrogées ont indiqué y parler français. Cependant, n'ayant pas posé de question sur l'appartenance religieuse, la proportion de musulmans et de chrétiens dans notre échantillon reste inconnue. Malgré cela, ce taux semble élevé par rapport à la réalité, puisque 95,9 % de la population sénégalaise est musulmane[5] et que l'arabe et les langues locales sont les plus parlées dans les mosquées. La lecture du Coran et les prières se font en arabe et l'imam est chargé de les interpréter dans la langue locale, la majorité des gens ne comprenant pas l'arabe. Le français est rarement utilisé dans les mosquées et un étudiant nous a mentionné la mosquée universitaire comme étant la seule utilisant le français à Dakar. Dans les églises catholiques et protestantes que nous avons visitées, le français était principalement utilisé en raison de la diversité des nationalités, les Sénégalais constituant une minorité. Cependant, nous y avons appris que les sermons étaient donnés dans la langue locale dans les villages.

En discutant de la question du français avec les personnes dans l'espace d'attente de l'Office du bac de l'Université Cheick Anta Diop, nous avons constaté que les Dakarois ont en général une bonne image des catholiques. Un Dakarois que nous y avons rencontré nous a fait part de son point de vue sur ce sujet : « Le catholicisme est entré ici par le biais du colonialisme. Les Sénégalais qui sont catholiques sont bien éduqués et beaucoup d'entre eux parlent bien le français. Leur manière de penser et de vivre est correcte. Beaucoup de musulmans envoient leurs enfants dans les écoles catholiques parce qu'elles sont réputées pour donner un bon enseignement[6] ». La manière d'être, de parler et de vivre des catholiques évoquée par notre interlocuteur renvoie en effet au prestige forgé par l'histoire coloniale : les Occidentaux sont perçus comme plus fiables et économiquement stables, et leur style de vie est considéré comme valorisant. Les catholiques sénégalais sont également associés à cette idée, car ils suivent un enseignement religieux introduit par les Occidentaux. Quashie mentionne que « [l]es Dakarois de confession catholique, Sérères et Diolas, sont parfois […] associés à une toubabité ambiguë mais valorisante (sens du savoir-vivre et du bon goût, éducation sophistiquée) » (Quashie 2019, p. 765).

3 Représentation du français

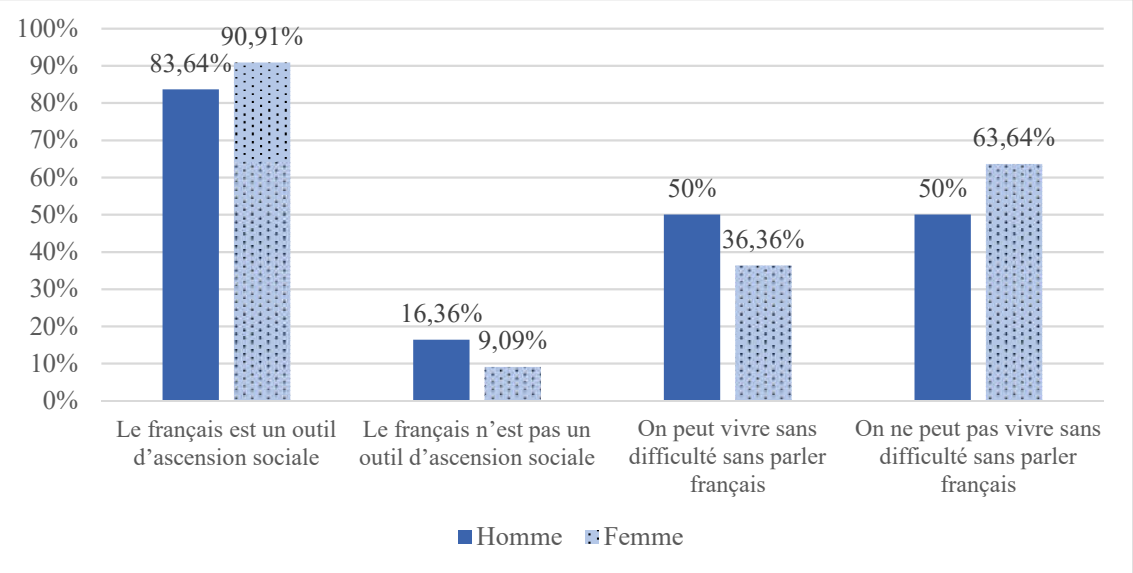
Pour de nombreux Sénégalais, l'école est le lieu du premier contact avec le français et du perfectionnement de cette langue. Bien que l'usage du français ne semble pas être strictement lié au niveau d'études, puisque même les professeurs et les étudiants sur le campus universitaire préfèrent s'exprimer en wolof, plus leur niveau d'études est élevé, plus ils estiment bien parler le français. Toutefois, malgré le fait que les écoles soient à la portée de tous ceux qui veulent poursuivre leurs études, il n'est pas évident pour tous d'achever leurs études préuniversitaires[7]. Plus que les raisons financières, les Dakarois soulignent le problème du manque de motivation. Un agent de sécurité nous a raconté qu'il regrettait de ne pas avoir aimé étudier

lorsqu'il était à l'école et qu'il envisageait de reprendre ses études pour avoir un meilleur emploi. Notre enquête a été menée auprès de jeunes ayant suivi un enseignement secondaire et/ou universitaire, et 86 % de nos répondants ont signalé qu'ils pensaient que le français était un outil d'ascension sociale. Ainsi, il existe dans leurs représentations une relation très étroite entre le français et les opportunités professionnelles. Le français est considéré comme un prérequis pour un meilleur emploi et sa maîtrise devient une compétence à valeur ajoutée. Selon la théorie du marché linguistique de Bourdieu, les langues sont des produits soumis à l'appréciation et leur valeur est définie à travers les relations sociales (Calvet 2017a, p. 74). Par conséquent, la langue parlée par le groupe politiquement et économiquement dominant devient la variété légitime. Le français étant la langue de la politique, de l'économie et de l'éducation, il est donc la variété légitime. Cela nous rappelle l'affirmation d'Auzanneau selon laquelle le français est « l'objet d'un désir et d'un effort d'acquisition » au Sénégal (Auzanneau 2000, p. 96). Néanmoins, Smith explique que cela constitue un handicap pour le français car son aspect formel, rigide et hiérarchique le rend « incompatible avec la sphère du quotidien » (Smith 2010, p. 67), contrairement au wolof qui est une langue de la convivialité. Le « caractère ordinaire et banal, fruit de choix faits au quotidien » (Ibid., p. 69) différencie ainsi le wolof du français.



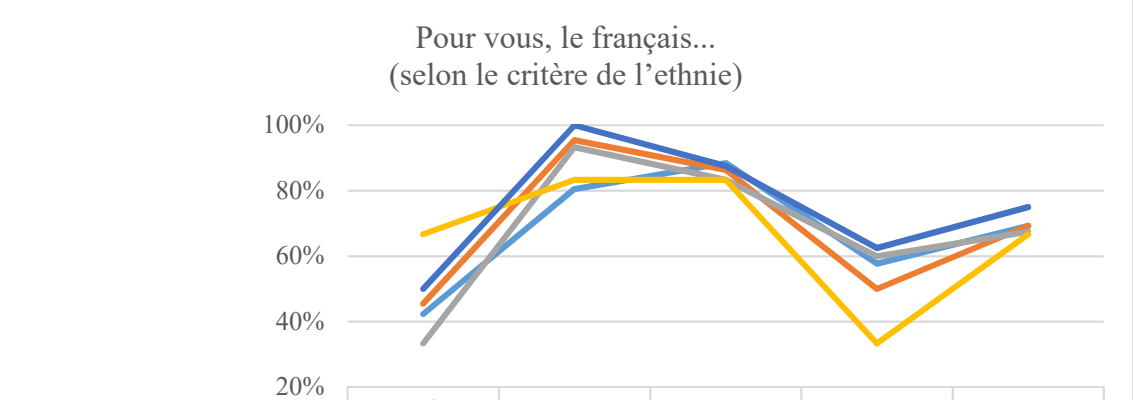
Graphique 4. Selon vous, peut-on vivre sans difficultés au Sénégal sans parler français / wolof ?

Les avis sur les questions « Peut-on vivre sans difficulté sans parler français ? » et « Peut-on vivre sans difficulté sans parler wolof ? » sont partagés en deux camps. Un peu moins de la moitié pense que l'on peut vivre sans difficultés sans parler le français (44 %) et le wolof (47 %), tandis qu'un peu plus de la moitié pense que ces langues sont nécessaires pour vivre sans difficultés (56 % pour le français et 52 % pour le wolof). Cela montre la bipolarisation du français et du wolof. Il est en effet possible de vivre en utilisant uniquement le wolof ou le français, puisque les Dakarois sont majoritairement francophones et wolophones et ont tendance à s'adapter à la langue de l'autre. Toutefois, l'idéal serait de parler les deux langues pour mieux vivre à Dakar car il peut y avoir quelques inconvénients, d'ordre matériel et surtout social. Des ressortissants d'autres pays africains témoignent avoir été confrontés à des refus de réponse en français, ou à des Sénégalais parlant d'eux en wolof en leur présence. Le wolof étant la catégorie hégémonique du milieu, sa non-maîtrise peut conduire à une marginalisation au point que cela soit considéré comme un non-alignement et « un refus d'intégration » (Quashie 2019, p. 780).



Graphique 5. Peut-on vivre sans difficultés sans parler français ? Le français est-il un outil d'ascension sociale ? (Selon le critère sexuel)

Nous avons constaté que les femmes accordent plus d'importance au français car 90,91 % de nos enquêtées considèrent le français comme un outil d'ascension sociale (contre 83,64 % des hommes), et 63,64 % d'elles pensent qu'il faut parler français pour vivre sans difficultés (contre 50 % des hommes). Au Sénégal, les femmes sont moins nombreuses à poursuivre leurs études jusqu'à l'enseignement du troisième degré (taux brut 10,4 %[8]) et moins de mères parlent français (69 %) que de pères (79,6 %).



	est important pour l'identité sénégalaise	est la langue de l'enseignement	est un outil d'ascension sociale	permet de vivre sans difficulté si on le parle	en moyenne
Wolof, Lébous	42,30%	80,46%	88,46%	57,69%	69,23%
Sérère	45,45%	95,45%	86,36%	50%	69,32%
Peul, Toucouleur	33,33%	93,33%	83,33%	60%	67,50%
Mandingue, Bambara	66,66%	83,33%	83,33%	33,33%	66,66%
Autres	50%	100%	87,50%	62,50%	75%

Graphique 6. Pour vous, le français est... (Selon le critère de l'ethnie)

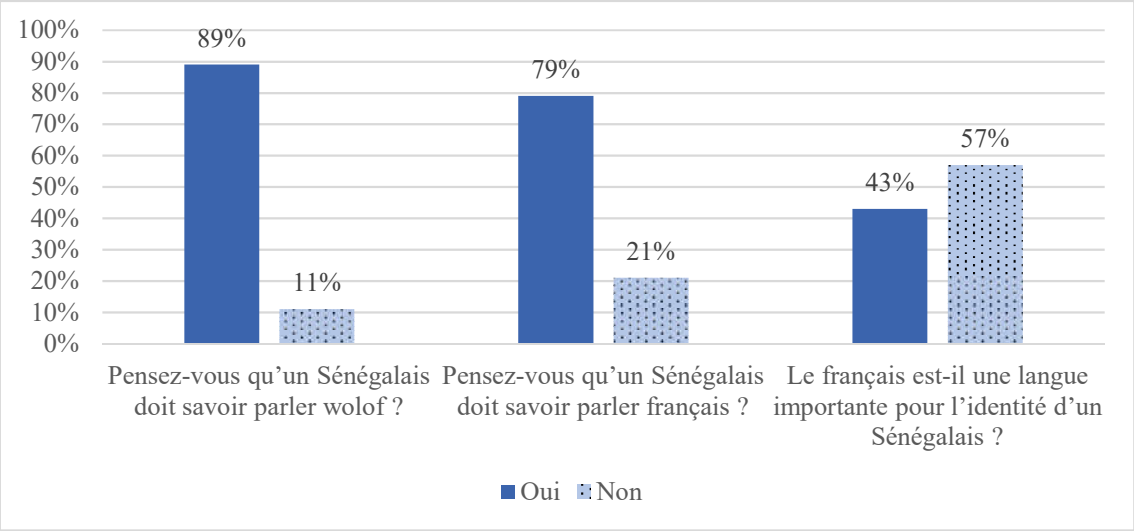
Lorsque nous comparons les réponses aux questions de savoir si le français est une langue importante pour l'identité d'un Sénégalais, s'il est un outil d'ascension sociale, s'il est indispensable pour vivre au Sénégal et s'il faut enseigner en français à l'école, la moyenne des ethnies minoritaires est positive à 75 % tandis que la moyenne des ethnies représentatifs comme les Wolofs, les Lébous, les Sérères, les Peuls et les Mandingues se situe entre 66,66 % et 69,32 %. Avec toutes les moyennes supérieures à 50 %, il est indéniable que le statut du français est assez solide dans la société sénégalaise. Pour certains, le français est perçu comme une solution face à la prééminence du wolof. Une enquête aujourd'hui ancienne (réalisée de 1963 à 1964) a montré que le wolof pénétrait dans les familles non-wolof (Calvet 1994b, p. 179). Selon notre enquête, 72,23 % des familles parlent en wolof, ce qui signifie que même les non-Wolofs parlent cette langue comme L1. Cette expansion du wolof au Sénégal est perçue comme bénéfique par certains, dans le sens où il existe une langue nationale commune, mais elle peut être considérée comme une menace pour les autres langues nationales sur place car les locuteurs non-wolofs sont contraints de parler cette langue par nécessité sociale, au détriment de leur propre langue. Ainsi, des études montrent que d'autres groupes ethniques ont un rapport plus proche avec le français que les Wolofs et que le français devient pour eux « un instrument […] [qui permet] d'inverser les rapports de force entre les groupes ethnolinguistiques » (Cissé 2010, p. 107).

Masuy aborde la question du sentiment de rejet du wolof en posant la question suivante : « Êtes-vous mal à l'aise lorsqu'on utilise le mélange français-wolof au cours d'un débat politique ? » 52 % des non-Wolofs y ont répondu positivement alors que seulement 20 % des Wolofs se sont déclarés mal à l'aise. Masuy interprète cela comme « une réaction timide des non-Wolofs contre une certaine minorisation culturelle » (Masuy 1998, p. 302). L'enquête de Saltevo montre que les Peuls et les Diolas ont davantage une « image positive » du français que les Wolofs (Saltevo 2005, p. 3). À Dakar, le français est la première langue d'éducation de 37,5 % des familles non-wolofs, ce qui dépasse la langue vernaculaire de leur groupe ethnique (33,1 %) et le wolof (28,8 %) (Berdal-Masuy 1998). La maîtrise du français est ainsi perçue comme un moyen de maintenir l'équilibre des pouvoirs entre les ethnies. Nous avions assisté à un débat entre des enseignants sénégalais qui évoquaient le fait que le Président de la République s'exprime en français et en wolof, alors que les politiques linguistiques actuelles visent à inclure toutes les langues nationales. Il s'en est suivi une discussion sur les langues à introduire dans les écoles selon les régions, qui s'est accompagnée d'une légère montée de ton, due aux différences d'opinions. Ces dernières variaient en fonction de l'origine ethnique, géographique et sociale.

4 Attitudes des Sénégalais vis-à-vis des langues en présence

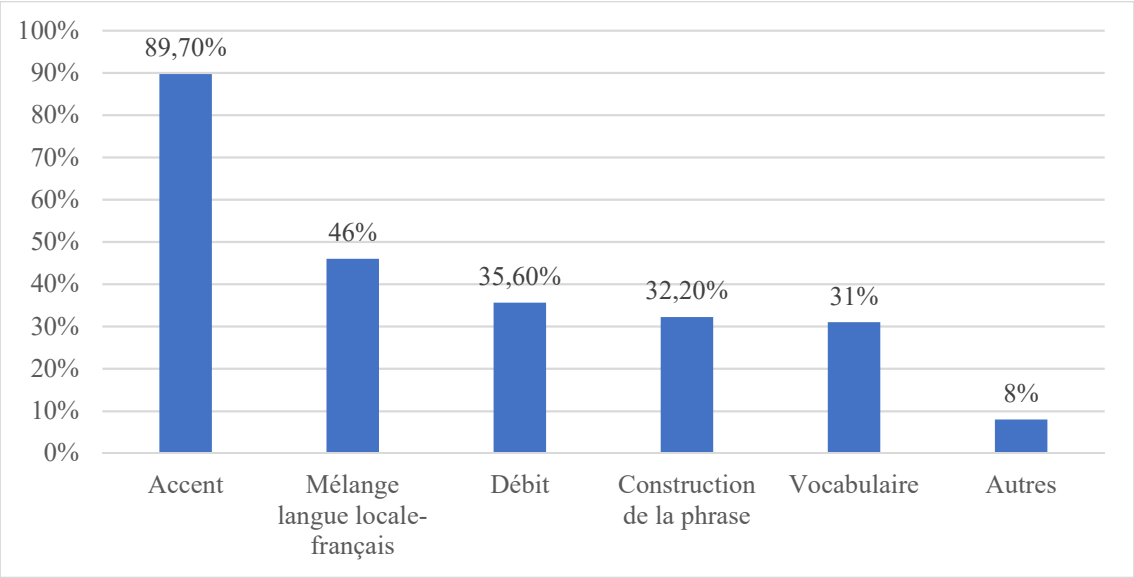
Le cadre théorique du marché linguistique de Bourdieu, brièvement évoqué plus haut, pose que le prestige d'une langue se manifeste à travers les attitudes des usagers à son égard. Le dictionnaire de la sociolinguistique définit les attitudes linguistiques comme les points de vue et les opinions que les gens ont sur la langue et les variations linguistiques. Cela peut servir à évaluer les relations entre une langue standard et les variétés non standards (Swann et al. 2004, p. 17)[9]. Pour Dubois, il s'agit d'un « ensemble des opinions explicites ou implicites sur l'usage d'une langue » (Dubois et al. 2007, p. 57).

Afin de connaître l'importance du français dans l'identité sénégalaise, nous avons posé trois questions : « Pensez-vous qu'un Sénégalais doit savoir parler wolof ? », « Pensez-vous qu'un Sénégalais doit savoir parler français ? » et « Le français est-il une langue importante pour l'identité d'un Sénégalais ? ».



Graphique 7. Pensez-vous qu'un Sénégalais doit savoir parler wolof / français ? Le français est-il une langue importante pour l'identité d'un Sénégalais ?

89 % des personnes interrogées pensent qu'il faut savoir parler le wolof et 79 % pensent qu'il faut savoir parler le français. Les réponses à la troisième question montrent que parler le wolof est plus important que parler le français, 57 % indiquant que le français n'est pas une langue importante pour l'identité d'un Sénégalais. En effet, le wolof est la langue de la ville, associée à l'urbanité et à la modernité : « […] si la connaissance du français est valorisante pour les citadins, preuve de modernisme, celle du wolof est tout aussi valorisante, garantie de l'intégration urbaine » (Calvet 2010, p. 160). Les Dakarois ont une attitude très positive à l'égard du wolof : « À Dakar, les gens sont complexés et ont honte d'utiliser leur langue. On utilise le wolof pour montrer qu'on est branché et civilisé. Ce sont les villageois qui parlent leur langue à Dakar et les gens se moquent d'eux parce qu'ils ne savent pas s'exprimer en wolof[10]. », « On parle français alors que ce n'est pas notre langue. Le wolof n'est pas ma langue, mais je le parle et je ne vois pas en quoi ce serait un problème[11] ». Un médecin originaire d'un autre pays africain qui travaille à Dakar depuis cinq ans nous a dit qu'il était difficile de travailler dans un hôpital sans parler le wolof. Il essaie donc d'apprendre le wolof, mais ne maîtrisant pas encore bien cette langue, il préfère ne pas parler plutôt que de parler en français et de passer pour un étranger en dehors de son travail. Le wolof est considéré comme « la base » pour entrer dans la société sénégalaise, et parler comme tous les autres de la même communauté est aussi une forme de solidarité et une manière de construire son identité. La maîtrise du wolof constitue un marqueur social très fort et sa non-maîtrise peut provoquer une tension identitaire et créer une barrière sociale. Différents niveaux d'exigence sont appliqués selon le statut social : les Sénégalais sont plus exigeants, par ordre décroissant, envers ceux qui fréquentent ou qui ont fréquenté des écoles privées proposant le programme français, ainsi qu'envers ceux qui reviennent de l'étranger, puis envers la diaspora africaine et enfin envers les résidents venant d'autres continents (Quashie 2024). Cela explique le sentiment de gêne et d'inconfort exprimé par les ressortissants africains à l'égard du wolof par rapport aux résidents non-africains que nous avons rencontrés. Dans la même logique, un Sénégalais qui parlerait un trop bon français risquerait d'être mal vu par les membres de la communauté sénégalaise, qui interpréteraient ce comportement comme « un signe d'acculturation » et de « déracinement » par rapport au groupe d'origine (Auzanneau 2000, p. 98) susceptible d'entraîner des moqueries à l'égard « des tchip-tchips qui chokhobitent », c'est-à-dire des Africains qui parlent à la française (N'Diaye-Corréard 2006, p. 10).



Graphique 8. Sur quels critères reconnaissez-vous un Sénégalais ?

À la question de savoir si les Sénégalais pouvaient reconnaître un locuteur sénégalais lorsqu'il leur parlait en français, 86 % des réponses ont été positives. Les traits qui permettent de le reconnaître selon nos répondants sont essentiellement l'accent (89,7 %), le mélange du français et des langues locales (46 %), le débit (35,6 %), la construction de la phrase (32,2 %) et le vocabulaire (31 %). Le trait le plus facile à repérer est l'accent car le système phonétique de chaque individu est généralement influencé par sa L1. L'affirmation de nos répondants concernant l'accent est cohérente puisqu'une enquête menée par l'équipe de Moreau sur l'identification des accents (1996, p. 115) montre un résultat très similaire : 84,3 % des identifications étaient correctes pour les enregistrements des locuteurs sénégalais.

Bien que l'accent ne permette pas d'identifier le niveau ou la maîtrise de la langue, il peut fournir des indications plus ou moins précises sur l'origine d'une personne. L'accent n'est pas seulement le résultat de la L1. Dans la plupart des cas au Sénégal, les enseignants qui transmettent le français sont Sénégalais et les interlocuteurs sont également Sénégalais. Ainsi, les étrangers qui ont appris le français au Sénégal ou qui y ont passé de nombreuses années acquièrent un accent que l'on pourrait identifier de sénégalais. L'accent est donc transmis par l'environnement socioculturel et acquis inconsciemment au cours de l'acte de communication. 92,2 % de nos enquêtés déclarent aimer leur accent. Ils démontrent une attitude favorable envers leur façon de parler et éprouvent de la sécurité linguistique car l'accent sénégalais est la norme au Sénégal. Cette attitude positive atteste que la norme communautaire est différente de la norme exogène. Les traits de sénégalité détachent le français de son image négative de corps étranger dans la société et le rendent acceptable pour son utilité présente (Brodal 2009, p. 79).

Pour Labov, la communauté linguistique n'est pas un ensemble de locuteurs qui emploient les mêmes formes, mais un groupe qui partage les mêmes normes quant à la langue. Or, justement, nous observons une distinction entre la communauté linguistique sénégalaise, d'une part avec la France et d'autre part avec les autres pays francophones d'Afrique. Nos répondants affirment que le français parlé au Sénégal est très différent de celui parlé en France (50 %), et parmi les critères d'un bon français, le fait de parler comme un Français est le moins important (5,1 %). En effet, avoir un accent francisé est considéré comme inadéquat et peut être critiqué par les autres Sénégalais (Quashie 2019, p. 781). Se conformer aux normes endogènes est un aspect important au Sénégal et les nos répondants affirment également être capables de reconnaître la nationalité d'un francophone africain (84 %). De plus, ils sont majoritaires à se distinguer d'eux en estimant avoir un niveau de français supérieur (67 %).

En Afrique, un bon niveau de français est surtout lié aux études, et faire des fautes de français peut être considéré comme un défaut d'apprentissage. Les locuteurs sont plus stricts et sévères quand il s'agit d'une langue étrangère, car l'enseignement d'une langue étrangère accorde plus d'importance à la forme qu'au contenu du message (Auzanneau 2000, p. 97). 36 % déclarent avoir honte de faire une faute de français devant un Sénégalais alors qu'ils sont moins nombreux à avoir honte de faire une faute devant un Français (18 %). Ils sont donc plus sensibles à leurs compatriotes qui sont censés avoir eu la même scolarité. Cela montre que la référence n'est pas la France, mais le Sénégal. En effet, de nombreux Sénégalais reconnaissent que « l'usage qui est fait du français au Sénégal relève de la faute » mais considèrent en même temps que le français « se colore et s'enrichit au contact des réalités sénégalaises » (Blondé et al. 1979, p. 8).

5 Conclusion

En somme, cette analyse sociolinguistique récente de la place du français au Sénégal nous montre des aspects intéressants et en partie innovateurs de l'usage du français, de ses représentations et des attitudes des Sénégalais à l'égard de cette langue. Nous constatons notamment que l'écart entre le statut officiel du français et sa présence dans la vie réelle est considérable. Bien que l'utilisation du wolof soit dominante dans presque tous les domaines, le français reste tout de même une langue importante que les Sénégalais considèrent comme essentielle pour l'ascension sociale, et qui n'appartient pas au même espace de référence que les autres pays africains francophones et la France. Avec ses propres normes auxquelles se conforment les Sénégalais, que l'on peut appeler « endogènes », le français au Sénégal est imprégné de traits régionaux qui déterminent les attitudes des sujets parlants à son égard, lesquelles témoignent en permanence du mouvement dynamique d'une langue vivante en contact avec la société et des langues locales.

Références bibliographiques

Alami, S. / Desjeux, D. / Garabuau-Moussaoui, I. (2019). *Les méthodes quantitatives (« Que sais-je ? » n°2591)*, Paris : Presses universitaires de France.

Auzanneau, M. (2000). « Discours et réalités linguistiques dynamiques à Saint-Louis du Sénégal », dans Dumont, P. / Santodomingo, C. *La coexistence des langues dans l'espace francophone, approche macrosociolinguistique*, Rabat : AUPELF-UREF, pp. 95-103.

Berdal-Masuy, F. (1998). « La diversité linguistique au cœur des familles sénégalaises : enquête à Dakar », *DiversCité Langues*, *Vol. III*. http://www.uquebec.ca/diverscite

Blondé, J. / Dumont, P. / Gontier, D. (1979). *Lexique du français du Sénégal*, Dakar : NEA/EDICEF.

Brodal, I. K. (2009). « Le français des étudiants à Dakar : usages et attitudes linguistiques », mémoire de master 2 en études classiques et romanes, sous la direction de Ingse Skattum, Oslo, Université d'Oslo. https://www.duo.uio.no/handle/10852/24431?show=full

Calvet, L-J. (1994a). « Quel modèle sociolinguistique pour le Sénégal ? Où il n'y a pas que la véhiculante », *Langage et société*, *n°68* (« Le plurilinguisme au Sénégal »), pp. 89-107.

Calvet, L-J. (1994b). *Les voix de la ville : introduction à la sociolinguistique urbaine*, Paris : Payot.

Calvet, L-J. (2010). *Histoire du français en Afrique Une langue en copropriété ?*, Montréal : OIF.

Calvet, L-J. (2017a). *La sociolinguistique* (« *Que sais-je ?* » *n°2731*), Paris : Presses universitaires de France.

Calvet, L-J. (2017b). *Les langues : quel avenir ?*, Paris : CNRS Éditions.

Cissé, M. (2005). « Langues, état et société au Sénégal », *Sudlangues*, *n°5*, pp. 99-133. http://www.sudlangues.sn

Daff, M. (1996). « La situation du français au Sénégal » dans De Robillard, D. / Beniamino, M. (dir.), *Le français dans l'espace francophone, Description linguistique et sociologique de la francophonie Tome 2*, Paris : Champion, pp. 565-573.

Dubois, J. / Giacomo-Marcellesi, M. / Guespin, L. (1994). *Dictionnaire de linguistique et des sciences du langage*, Paris : Larousse.

Ghiglione, R. / Matalon, B. (1998). *Les enquêtes sociologiques : théories et pratique*, 6e édition, Paris : Armand Colin.

Juillard, C. (2023). « Le français et les autres langues présentes en Afrique : contacts, formes et fonctions », communication présentée lors de la journée d'études organisée à l'université Paris 8, le 25 octobre 2023. https://plurilinguismeafricain.org/index.php/fr/les-actions/colloques-et-seminaires/74-journee-d-etudes-a-l-universite-de-paris-8

Masuy, F. (1998). « Attitudes et représentations linguistiques d'une population universitaire dakaroise face au 'francolof' » dans Queffélec, A. (éd.), *Alternances codiques et français parlé en Afrique*, Aix-en-Provence : Publications de l'université de Provence, pp. 293-305.

N'Diaye-Corréard, G. (dir.). (2006). *Les Mots du patrimoine : le Sénégal*, par l'équipe IFA-Sénégal (Daff, M., Mbaye, A., Ndiaye, M., Seck, A. N., Traoré, C. H. sous la direction de N'Diaye-Corréard, G.), Paris : Éditions des archives contemporaines − Agence universitaire de la Francophonie.

Ndao, A. (1998). « Les phénomènes de code switching au Sénégal, une question de compétence ? » dans Batiana, A. / Prignitz, G. (éd.), *Francophonies africaines*, Rouen : PU Rouen, pp. 81-91.

Observatoire de la langue française de l'OIF. (2018). « Statistiques par pays ». https://observatoire.francophonie.org/wp-content/uploads/2018/09/Francophones-Statistiques-par-pays.pdf

Organisation Internationale de la Francophonie. (2014). « La langue française en Afrique : rôle et place du français » dans Alexandre WOLFF (coor.), *La langue française dans le monde 2014*, Paris : Nathan.

Quashie, H. (2015). « La "blanchité" au miroir de l'africanité. Migrations et constructions sociales urbaines d'une assignation identitaire peu explorée (Dakar) », *Cahiers d'études africaines*, n°*220*, pp. 761-786. https://journals.openedition.org/etudesafricaines/18293#authors

Quashie, H. (2024). « Variations sociales de la blanchité à travers les usages différenciés du wolof et du français : retournement postcolonial du stigmate racial, colorisme inversé et subvention du préjugé de couleur au Sénégal », communication présentée lors d'un séminaire doctoral organisé à l'INALCO 2, le 2 février 2024. https://sedyl.cnrs.fr/enseignement/seminaires/seminaires-reguliers/pratiques-langagieres-terrains-methodes-theories/?doing_wp_cron=1710419842.0803959369659423828125

Saltevo, I. (2005). « Attitudes des Sénégalais envers la langue française – un regard sur les tendances sociolinguistiques au Sénégal », mémoire de maîtrise, langue française, Université de Tampere. https://trepo.tuni.fi/handle/10024/92939

Smith, É. (2010). « La nationalisation par le bas : un nationalisme banal ? Le cas de la wolofisation au Sénégal », *Raisons politiques*, *n°37*, pp. 66-77. https://www.cairn.info/revue-raisons-politiques-2010-1-page-65.htm

Swann, J. / Deumert, A. / Lillis, T. / Mesthrie, R. (2004). *A Dictionary of Sociolinguistics*. Edinburgh : Edinburgh University Press Ltd.

Liste des graphiques

Graphique 1. Où parlez-vous français ?
Graphique 2. Avec qui parlez-vous en français ?
Graphique 3. Où parlez-vous en langue locale / francolof ?
Graphique 4. Selon vous, peut-on vivre sans difficultés au Sénégal sans parler français / wolof ?
Graphique 5. Peut-on vivre sans difficultés sans parler français ? Le français est-il un outil d'ascension sociale ? (Selon le critère sexuel)
Graphique 6. Pour vous, le français est... (Selon le critère de l'ethnie)

Graphique 7. Pensez-vous qu'un Sénégalais doit savoir parler wolof / français ? Le français est-il une langue importante pour l'identité d'un Sénégalais ?
Graphique 8. Sur quels critères reconnaissez-vous un Sénégalais ?

---

[1] Ce pourcentage semble être beaucoup plus élevé à Dakar. 94,5 % de nos répondants déclarent parler le wolof et tous les Dakarois rencontrés sur le terrain ont répondu qu'ils parlaient le wolof.

[2] « Rapport préliminaire du recensement général de la population et de l'habitat (RGPH-5) – 2023 », Agence Nationale de la Statistique et de la Démographie. https://www.ansd.sn/Indicateur/donnees-de-population

[3] D'après les données de la Banque Mondiale, le taux brut d'inscription à l'école au Sénégal a connu une progression constante, passant de 37 % en 1971 à 83 % en 2022.

« Inscriptions à l'école, primaire (% brut) - Sénégal », Banque Mondiale. https://donnees.banquemondiale.org/indicateur/SE.PRM.ENRR?locations=SN&name_desc=false

[4] La forme de ces noms diffère légèrement : « pombiter » pour pomme de terre et « patas » pour patate, par exemple.

[5] « Sénégal, The World Factbook », Central Intelligence Agency. https://www.cia.gov/library/publications/the-world-factbook/geos/sg.html

[6] Carnet de terrain, le 21 novembre 2023.

[7] Le taux brut de scolarisation diminue progressivement avec l'avancement du niveau. En 2018, ce taux était de 86,4 % à l'élémentaire, puis de 49,5 % au collège et de 33,8 % au lycée.

« Rapport national sur la situation de l'éducation. Édition 2018 », Direction de la planification et de la reforme de l'éducation (DPRE), Ministère de l'Éducation nationale. https://www.education.sn/sites/default/files/2019-08/RNSE%20_2018%20%20-DPRE_DSP_BSS-%20vf%20juillet%202019.pdf

« Inscriptions à l'école, primaire (% brut) - Sénégal », Banque Mondiale. https://donnees.banquemondiale.org/indicateur/SE.PRM.ENRR?locations=SN&name_desc=false

[8] Knoema Atlas mondial de données. https://knoema.fr/atlas/S%C3%A9n%C3%A9gal/topics/%C3%89ducation

[9] Traduction de l'auteur : « The views and opinions people have about language and language variation. These may be directed at evaluating the relationship between a standard language and non-standard varieties. » (Swann et al 2004, p. 17)

[10] Carnet de terrain, le 21 novembre 2023.

[11] Carnet de terrain, le 22 novembre 2023.